

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DE MM. MICHAUD FRÈRES.

CABANIS (PIERRE-JEAN-GEORGE), médecin, philosophe et littérateur distingué, naquit en 1757 à Conac, département de la Corrèze. Il reçut dans sa famille ces premières impressions des vertus domestiques, qu'il faut combattre dans la jeunesse pour se livrer au vice, et qu'il ne faut que se rappeler pour ouvrir son âme à toutes les vertus. Placé, à sept ans, chez deux bons prêtres du voisinage, qui étaient frères, et dont l'un avait résigné sa cure à l'autre, » il y donna quelques indices de talent; » il y manifesta souvent un esprit de » suite et une ténacité dans ses habi- » tudes, qui durent faire pressentir » que, s'il prenait une bonne route, il » pourrait obtenir des succès (1). » A dix ans, il entra au collège de Brive; tenu par des doctrinaires. On crut pouvoir lui épargner les deux premières classes, et le recevoir d'emblée en quatrième. Dans cette classe et dans la suivante, il ne se distingua ni en bien ni en mal. « On s'aperçut seulement que la sévérité ne réussissait » pas avec lui, et quelques rigueurs » déplacées commencèrent à donner » à son caractère une roideur dont il » ne s'est corrigé qu'assez tard. » En seconde, il prit un autre essor. Dirigé par un maître aussi bon et aussi aimable qu'instruit, il devint docile et studieux par affection, prit un goût vif pour les lettres, et une sorte de passion pour les grands maîtres de poésie et d'éloquence qui lui furent mis entre les mains. L'année de sa rhétorique ne fut pas, à beaucoup près, aussi heureuse. Révolté des traitements durs

qu'il avait essayés de la part de l'un des chefs du pensionnat, il prit un parti qui tenait à la violence de son caractère, il redoubla d'entêtement, de provocations faites à ses maîtres, se laissa même accuser d'une faute qu'il n'avait pas commise, parvint à les fatiguer de lui, et fut renvoyé à son père; mais il trouva dans la sévérité paternelle plus de désagréments qu'il n'en avait évité. « Son âme se révolta et s'agrita de » plus en plus; dès ce moment il ne » fit plus rien. Enfin, au bout d'un » an, son père sentit qu'il fallait tenter » d'autres moyens que ceux de la rigueur; il le mena lui-même à Paris, » et, reconnaissant bientôt que la surveillance ne pouvait avoir sur lui » aucune influence utile, il le livra à » lui-même au milieu de cette grande » ville, à l'âge de quatorze ans. Ce » parti était extrême, le succès en fut » complet. Cabanis ne se sentit pas » plutôt libre du joug que toutes ses » forces étaient employées à secouer, » que le goût de l'étude se réveilla » chez lui avec une sorte de fureur. » Peu assidu aux leçons de ses professeurs de logique et de physique, il » lisait Locke, il suivait les cours de » Brisson; en même temps il reprenait sous œuvre toutes les différentes » parties de son éducation première. » Deux années s'écoulèrent pour lui » comme un jour dans la société des » classiques grecs, latins et français, » et dans celle de quelques camarades » d'études, qui joignaient des mœurs » aimables au même goût pour les lettres. » Tout à coup et presque en même temps, il reçut une lettre de son père qui le rappelait dans sa province, et l'offre d'une place de secré-

(1) Ce qui est accompagné de guillemets, ici et dans quelques passages suivants, est tiré d'une notice que Cabanis avait rédigée lui-même, et qui est conservée dans sa famille.

taire auprès d'un grand seigneur polonais. « Placé entre l'idée d'un voyage » lointain, qui dérangeait ses études, » mais qui lui laissait l'espoir de les » reprendre, et celle d'une retraite absolue dans le sein de sa famille, où » le premier essor de son talent se fût » bientôt engourdi sans retour, il ne » balance pas; à l'âge de seize ans, il » se livre à des mains étrangères, et » il va par mer chercher un pays qu'on » lui représentait comme à demi-sauvage. » C'était en 1773, pendant cette diète où il s'agissait de faire approuver par des Polonais le premier partage de la Pologne. Les moyens de terreur et de corruption qui furent employés, et le succès de ces moyens, lui offrirent un affligeant spectacle. « Il en contracta un mépris précoce » des hommes, et une mélancolie que » sa bonté naturelle avait peine à maîtriser. » Après deux ans d'exil, et à l'âge de dix-huit ans, il revint à Paris. Le vertueux Turgot, ami de son père, était alors ministre des finances; il lui fut présenté, en fut accueilli avec bienveillance, et allait être placé conformément à ses talents et à ses goûts, quand une intrigue de cour renversa le ministre. Une expérience précoce, mais peu propre à lui donner le goût du monde, et la connaissance de la langue allemande, étaient les seuls fruits qu'il eût recueillis de son voyage. Il fallait réparer ce temps perdu; c'est de quoi il s'occupa sur-le-champ avec beaucoup d'ardeur; et son père ayant mieux senti la nécessité de seconder ses efforts, lui assura les moyens d'exister pendant encore deux ou trois ans : Cabanis n'en demandait pas davantage. Il était lié d'amitié avec le poète Roucher, qui jouissait alors d'une grande célébrité. Cette liaison ranima ses goûts poétiques, et l'académie française ayant proposé pour

sujet de prix un fragment de traduction d'Homère, il osa non seulement concourir, mais entreprendre la traduction entière de *l'Iliade*. Les deux morceaux qu'il envoya à l'académie n'y furent pas même remarqués; mais plusieurs hommes de goût en jugèrent autrement. Ceux qui furent insérés peu après dans les notes du poème des *Mois* obtinrent l'approbation générale. Les succès de société que ces essais lui procurèrent, les invitations, les lectures, les applaudissements de quelques cercles, qui disposaient alors de la renommée, ne lui en imposèrent pas long-temps. Le vide de cette existence augmentait sa mélancolie; ses études excessives altéraient profondément sa santé; nulle perspective solide ne s'ouvrait devant lui. Son père le pressait de choisir une profession utile; il se décida enfin pour la médecine, « dont les études variées offraient » une ample pâture à l'activité de son » esprit, et dont les fonctions exigent » un exercice continuel du corps qui » était devenu pour lui le plus pressant besoin; sa mauvaise santé même influa sur son choix, et il y fut » encore plus particulièrement confirmé par le médecin Dubreuil, dont » il avait réclamé les secours, et qui » s'offrit à lui servir de guide dans » cette nouvelle carrière. » Cabanis travailla six ans sous cet habile maître, le suivant au lit des malades, soit dans l'hôpital, soit dans les maisons particulières, le consultant sur tout ce qu'il voyait, sur tout ce qu'il lisait, et ne se laissant distraire de ses études que par les soins qu'exigeait sa santé. Ces soins lui rendaient nécessaire le séjour de la campagne, et l'état qu'il avait embrassé et qu'il suivait avec ardeur, demandait le voisinage de Paris; il choisit Auteuil. C'est là qu'il fit la connaissance de la veuve d'Helvétius,

« de cette excellente et respectable
 » femme, qui depuis lui a toujours
 » servi de mère, et qu'il a chérie com-
 » me un fils tendre et dévoué. C'est
 » dans la société de M^{me}. Helvétius
 » qu'il continua de cultiver la connais-
 » sance de Turgot, qu'il fit celle de
 » d'Holbach, de Franklin, de Jefferson,
 » qu'il s'acquit l'amitié de Condillac et
 » de Thomas. C'est chez Turgot et
 » chez d'Holbach qu'il vécut familière-
 » ment plusieurs années de suite, avec
 » Diderot, d'Alembert, et d'autres
 » hommes de lettres distingués que la
 » France possédait encore. Lors du
 » dernier voyage de Voltaire à Paris,
 » il lui fut présenté par Turgot; il lui
 » lut des morceaux de sa traduction
 » d'Homère. Le vieillard, quoique fa-
 » tigué et déjà malade, parut les en-
 » tendre avec intérêt; il les loua beau-
 » coup; mais on ne doit pas dissimu-
 » ler que ce fut presque toujours aux
 » dépens de l'original. » Cabanis avait
 cessé depuis long-temps de s'occuper
 de cet ouvrage. Concentré dans les
 études et les travaux de sa profession,
 il avait entièrement renoncé aux bel-
 les-lettres; « et son renoncement était
 » si complet et si franc, qu'il passa
 » plusieurs années sans se permettre
 » la lecture d'une page d'Homère, de
 » Virgile ou de Racine. » Il fit ses
 adieux à la poésie par son *Serment
 d'un médecin*, imitation libre de ce-
 lui d'Hippocrate. Ce petit morceau,
 composé en 1783, est précieux, en
 ce qu'il atteste quels étaient dès-lors
 ses sentiments. Il s'y confirma de plus
 en plus à mesure que la révolution ap-
 prochait. Lorsqu'elle eut éclaté, il se
 montra aussi dévoué aux principes sur
 lesquels elle était fondée, qu'ennemi
 des fureurs qui l'ont souillée. Il pu-
 blia, en 1789, des *Observations sur
 les hôpitaux*, avant qu'il fût nommé
 administrateur de ceux de Paris. Des

opinions et des liaisons communes l'a-
 vaient rapproché de Mirabeau. Le gé-
 nie de cet homme extraordinaire, dont
 on peut dire tant de bien et tant de
 mal, mettait à contribution les plumes
 de plusieurs hommes de talent, qui
 se faisaient un bonheur de lui aban-
 donner leurs idées et leurs ouvrages,
 persuadés qu'il ne s'en servirait que
 pour produire d'heureux fruits. Ca-
 banis, en se liant avec lui, regarda
 comme un devoir d'entrer dans cette
 association désintéressée : c'est à lui
 que Mirabeau dut le *Travail sur l'é-
 ducation publique*, trouvé dans ses
 papiers après sa mort, et publié par
 Cabanis lui-même, en 1791. Dans sa
 dernière maladie, Mirabeau ne vou-
 lut recevoir de soins que de lui; il
 mourut en quelque sorte dans ses bras,
 et Cabanis publia peu de temps après
 le *Journal de sa maladie et de sa
 mort*. Cette liaison, et les accusations
 qui se sont élevées en différents sens
 contre l'homme qui en était l'objet,
 ont exposé Cabanis lui-même à des
 reproches injustes. Il est aisé de voir
 que l'éclat des grands talents, la sé-
 duction des qualités aimables, l'admi-
 ration qu'on ne pouvait refuser à des
 sentiments pleins d'élévation et de no-
 blesse, avaient fait naître en lui une
 illusion que rien ne put dissiper, et
 que la pureté de son ame le rendit in-
 crédule à tout ce qui pouvait avilir la
 mémoire de celui qui était mort son
 ami. Une autre liaison de Cabanis,
 qui fut encore plus intime, et qui
 n'exige point les mêmes explications,
 est celle qu'il eut avec Condorcet.
 « Avant la révolution, il l'avait ren-
 » contré chez Turgot, chez Franklin,
 » et chez quelques autres de leurs amis
 » communs. Des rapports plus inti-
 » mes confirmèrent par la suite ce
 » qu'avaient commencé l'estime de sa
 » personne et l'admiration de ses lu-

» mières. Les malheurs du gouverne-
 » ment révolutionnaire , et l'atroce
 » persécution à laquelle Condorcet fut
 » livré peu de temps après le 31 mai,
 » resserrèrent encore leur amitié; mais
 » tous leurs efforts pour le dérober à
 » sa fatale destinée, furent vains, et
 » Cabanis n'eut, dans cette catastro-
 » phe, d'autre consolation que de re-
 » cueillir les derniers écrits de son
 » malheureux ami, et ses dernières
 » recommandations, toutes relatives
 » à sa femme et à son enfant. Ce fut
 » peu de temps après sa mort que Ca-
 » banis épousa sa belle-sœur, Char-
 » lotte de Grouchy, sœur du général de
 » ce nom, et de Sophie de Grouchy,
 » veuve de Condorcet. » Il a dû à
 cette union le bonheur et la consolati-
 on du reste de sa vie. En l'an III,
 après le règne de la terreur, lors-
 qu'on forma les écoles centrales, Ca-
 banis fut nommé professeur d'hy-
 giène aux écoles de Paris; en l'an IV,
 il fut élu membre de l'institut national
 des sciences et des arts; en l'an V,
 professeur de clinique à l'école de mé-
 decine de Paris; en l'an VI, représen-
 tant du peuple au conseil des cinq-
 cents; il l'était encore en l'an VIII, lors
 de la révolution du 18 brumaire, et il
 fut nommé peu de temps après mem-
 bre du sénat conservateur. Cependant,
 depuis plusieurs années, sa santé s'alté-
 rait de plus en plus; sa sensibilité, natu-
 rellement si vive et si prompte, avait en-
 core été exaltée par de longs travaux,
 par la méditation et par l'agitation des
 affaires. Il se plaignait surtout d'une
 irritabilité excessive dans les entrail-
 les; c'est à cette région qu'il rapportait
 le siège de ses incommodités habi-
 tuelles. Quoique haut de taille et d'une
 constitution sèche, il avait toujours le
 visage coloré, le poulx dur et fréquent.
 Au printemps de 1807, après un lé-
 ger repos, il fut frappé d'apoplexie;

heureusement M. Richerand entraînait
 chez lui à l'instant même; ses soins
 eurent bientôt dissipé les symptômes,
 et arrêté les suites de cet accident;
 mais Cabanis, depuis ce moment, fut
 forcé de renoncer à tous travaux, mê-
 me à toute conversation trop animée,
 et de se concentrer plus que jamais
 dans les habitudes et dans les affec-
 tions de sa famille. Le voisinage de
 Paris l'exposait à des visites trop fré-
 quentes; il quitta Auteuil, et alla s'é-
 tablir au château de M. de Grouchy,
 son beau-père, à douze lieues de Paris,
 près de la petite ville de Meulan; il y
 passa toute la belle saison. L'exercice
 du cheval et la chasse parurent lui
 faire beaucoup de bien. Il revenait,
 par intervalles, à la lecture des poètes
 qu'il avait tant aimés; il songeait mê-
 me quelquefois à retoucher et à termi-
 ner sa traduction d'Homère. Il trou-
 vait dans sa bienfaisance le doux em-
 ploi d'une partie de ses journées. On
 venait de toutes parts le consulter pour
 de pauvres malades; tantôt il allait
 lui-même les visiter; tantôt, au défaut
 de ses soins, il leur prodiguait des
 conseils et des secours, secondé dans
 cette pitié si vive par un neveu, admi-
 rateur de ses talents et imitateur de
 ses vertus. Dans l'arrière-saison, au
 lieu de retourner à Auteuil, il se rap-
 procha seulement un peu de Meulan,
 et choisit pour demeure une maison
 située près du petit hameau de Rueil.
 Il y passa l'hiver, occupé des mêmes
 soins, mais de plus en plus sujet à des
 accidents, qui augmentaient sa fai-
 blesse et lui annonçaient sa fin pro-
 chaine. Il en parlait souvent, et tou-
 jours avec une parfaite sérénité d'es-
 prit et une mélancolie attendrissante.
 Enfin, le 5 mai 1808, après une pro-
 menade pendant laquelle il avait eu
 avec sa femme les plus doux épanche-
 ments de cœur, il se mit tranquille-

ment au lit, dormit quelques heures, et fut saisi, vers une heure du matin, d'une nouvelle attaque qui l'emporta, malgré les secours les plus prompts. Ainsi mourut, à l'âge d'environ cinquante-deux ans, un des hommes de nos jours qui a réuni au plus haut degré les qualités éminentes de l'esprit, les vertus de l'ame, la noblesse du caractère et l'exquise bonté du cœur. Cette dernière qualité, qui présidait à toutes ses actions, respire aussi dans tous ses ouvrages. Il n'y en a aucun qui ne paraisse dicté par un ardent amour des hommes, et par le désir de les rendre meilleurs et plus heureux. Le seul qui soit purement littéraire est intitulé : *Mélanges de littérature allemande, ou Choix de traductions de l'allemand, etc.*, Paris, an v (1797), gr. in-8°. Il est dédié à M^{me}. Helvétius, et contient neuf morceaux, dont six traduits de l'allemand, de Meissner, une pièce de théâtre de Goëthe, intitulée : *Stella*; l'élegie anglaise de Gray, sur un *Cimetière de campagne*, et l'idylle grecque de Bion, sur *la Mort d'Adonis*. Il publia peu de temps après un ouvrage de philosophie médicale, où il examine *le degré de certitude de la médecine*, Paris, 1797, in-8°, avec une nouvelle édition de ses *Observations sur les hôpitaux*, et du *Journal de la maladie de Mirabeau*, etc. Sur le premier de ces ouvrages, nous trouvons ceci écrit par un médecin de réputation et par un écrivain plein de talent, M. Pariset : « Cette question du degré de cer- » titude de la médecine en suppose » une autre, savoir, si la médecine » existe réellement. Sur cette seconde » question, Cabanis rassemble les ar- » guments les plus plausibles que les » ennemis de la médecine aient jamais » proposés contre elle, et, après les » avoir présentés dans toute leur force,

» il les combat avec une logique vic- » torieuse, et ruine ses adversaires » par leurs propres armes. Dans le » fond, cette question se réduit tou- » jours à une simple dispute de mots. » Comme la médecine n'est que l'art » d'agir sur l'homme d'une certaine » manière et dans de certaines vues, » et que tout dans la nature agit sur » l'homme, il est évident que, si l'on » peut élever un doute sur cet objet, » ce n'est pas de savoir si la médecine » existe, mais s'il serait possible qu'elle » n'existât pas. Quant à la première » question, qui consiste à savoir s'il » est possible d'assujétir cette action » sur l'homme à des règles fixes, in- » variables, et à produire à volonté » tel ou tel effet déterminé, il est clair » que cette question est beaucoup plus » difficile que l'autre, et que la certi- » tude que l'on cherche se réduira tou- » jours à une probabilité plus ou moins » grande, et par conséquent plus ou » moins voisine d'une vérité absolue; » en quoi la médecine se rapproche de » toutes les sciences par lesquelles on » agit sur l'homme, la morale, par » exemple, et ses deux subdivisions » principales, la législation et la poli- » tique. Du reste, ce petit traité de » Cabanis porte le cachet d'un esprit » exercé à manier les problèmes les » plus délicats, et à en faire sortir la » solution de tous les éléments qui » l'embarrassent. » (*Notice historique et littéraire sur Cabanis, lue à l'Athénée de Paris.*) On lui doit aussi, sous le titre de *Coup-d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, Paris, 1803, in-8°, un ouvrage dans lequel les diverses doctrines des grands hommes, qui, à différentes époques, ont influé sur les progrès de la science, sont exposées avec un talent d'analyse et une critique judicieuse, qui font de cet ouvrage même un moyen de per-

fectionnement et de progrès. Il a encore laissé : I. un écrit de peu d'étendue, mais dont les gens de l'art font grand cas, intitulé : *Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles qui sont connues sous le nom de rhume de cerveau et de rhume de poitrine*, Paris, 1807, in-8°; II. dans différents journaux littéraires, plusieurs morceaux de sciences, de philosophie et de politique, entre autres dans le *Magasin encyclopédique*, une *Dissertation sur le supplice de la guillotine*, dans laquelle il réfute l'opinion de Sœmmering et de M. Sue, qui regardent ce supplice comme très douloureux, et qui pensent même que la douleur se fait sentir encore après la décapitation; III. dans les journaux politiques, et notamment dans le *Moniteur*, plusieurs *Discours* prononcés à la tribune du conseil des cinq-cents. Mais le grand ouvrage de Cabanis, et le fondement le plus solide de sa gloire, est celui dans lequel il expose les *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Six des douze mémoires qui le composent furent d'abord imprimés dans les deux premiers volumes du *Recueil de l'Institut national*, classé des sciences morales et politiques; ils reparurent avec les six derniers, Paris, 1803, 2 vol. in-8°, et, dès l'année suivante, on en donna une seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur, accompagnée d'un *Extrait raisonné servant de table analytique*, par M. le sénateur Destutt-Tracy, et de *Tables alphabétiques et raisonnées des auteurs et des matières*, par M. Sue, professeur à l'école de médecine de Paris. Cet ouvrage a donné lieu à des accusations que les déclarations formelles de l'auteur, en plus d'un endroit de l'ouvrage même, auraient dû prévenir.

» Quelques personnes, dit-il dans sa » préface, ont paru craindre, à ce » qu'on m'assure, que cet ouvrage » n'eût pour but ou pour effet de ren- » verser certaines doctrines, et d'en » établir d'autres relativement à la na- » ture des causes premières; mais cela » ne peut pas être, et même, avec de » la réflexion et de la bonne foi, il » n'est pas possible de le croire sérieu- » sement. Le lecteur verra souvent, » dans le cours de l'ouvrage, que nous » regardons ces causes comme placées » hors de la sphère de nos recherches, » et comme dérobées pour toujours » aux moyens d'investigation que » l'homme a reçus avec la vie. Nous » en faisons ici la déclaration la plus » formelle; et, s'il y avait quelque » chose à dire encore sur des questions » qui n'ont jamais été agitées impuné- » ment, rien ne serait plus facile que » de prouver qu'elles ne peuvent être » ni un objet d'examen, ni même un » sujet de doute, et que l'ignorance la » plus invincible est le seul résultat » auquel nous conduisc, à leur égard, » le sage emploi de la raison. Nous » laisserons donc à des esprits plus » confiants, ou si l'on veut plus éclairés, le soin de rechercher, par des » routes que nous reconnaissons im- » praticables pour nous, quelle est la » nature du principe qui anime les » corps vivants, etc. » Assurément la philosophie ne s'est jamais énoncée avec plus de circonspection, de modestie et de sagesse. Mais, quelle que soit la nature de ce principe, il agit, il opère en nous; de quelle manière le fait-il? Quelle partie de notre organisation est le mobile principal de cette action, de ces opérations? C'est là ce que Cabanis s'est proposé de rechercher. Locke avait ouvert la première voie à cette recherche, en exposant clairement et fortifiant de preuves

l'axiome ancien et fondamental, que *toutes les idées viennent par les sens, ou sont le produit des sensations.* Condillac avait développé, étendu, perfectionné la doctrine de Locke. Ses disciples ont encore amélioré, quelques-uns même ont corrigé, dans plusieurs points, son tableau des procédés de l'entendement; mais il y manquait toujours de mieux connaître et de considérer plus attentivement que ne l'ont fait Condillac et son école, les fonctions et le jeu des organes qui contribuent à la formation des idées. *Toutes les idées viennent des sens*; fort bien; mais comment en viennent-elles? Comment les sensations produisent-elles des idées? Ces questions, comme l'on voit, sont absolument du ressort de la physiologie, et c'est en réunissant toutes les lumières que les progrès de cette science ont produites de nos jours, que l'auteur cherche à les résoudre. Il présente, dans son premier mémoire, des considérations générales sur l'étude de l'homme, et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales. Dans le second et le troisième, il trace l'histoire physiologique des sensations; il suit, en quelque sorte, la route qu'elles parcourent et les vicissitudes qu'elles éprouvent depuis les extrémités des nerfs qui reçoivent les premières impressions des objets, jusqu'au cerveau, d'où partent et où aboutissent tous les nerfs; ils y rapportent toutes ces impressions, et c'est là qu'elles se transforment en idées. Le cerveau est donc le centre commun où se fait ce travail, et d'où part l'émission de la pensée. On sent dès-lors combien de diverses causes y peuvent exercer de l'influence, les unes inhérentes à l'être pensant, et constitutives de cet être; les autres extérieures et accidentelles. Cabanis,

dans les six mémoires suivants, examine cette influence qu'exercent, sur la formation des idées et des habitudes morales, les âges, les sexes, les tempéraments, les maladies, le régime et le climat. Le dixième mémoire contient des considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire. Ayant suffisamment examiné ce qui peut influencer sur les opérations et sur les affections morales, il passe, dans le onzième mémoire, à l'examen de l'influence réciproque ou de la réaction du moral sur le physique. Considérant toujours, comme il le fait dans toutes les parties de son ouvrage, l'organe cérébral comme celui qui, d'après les lois de l'économie vivante, doit exercer la somme d'action la plus constante, la plus énergique et la plus générale, il en conclut que cette influence évidente du moral sur le physique n'est autre que l'influence même du système cérébral, comme organe de la pensée et de la volonté, sur les autres organes dont son action sympathique est capable d'exciter, de suspendre, et même de dénaturer toutes les fonctions. Enfin, dans son douzième mémoire, il traite des tempéraments acquis. C'est une espèce de complément du quatrième, où il examine l'influence morale des tempéraments. Il n'avait considéré dans celui-ci que le *tempérament naturel*, celui qui naît avec les individus, ou dont ils apportent la disposition en venant au jour; il considère, dans ce dernier mémoire, sous ce nom de *tempérament acquis*, celui qui, réformé chez les individus par la longue persistance des impressions accidentelles auxquelles ils sont exposés, telles que celles qui naissent des maladies, du climat, du régime et des travaux habituels du corps ou de

l'esprit. Sans qu'il nous soit possible de donner à cette sèche analyse le moindre développement, on voit assez quelle est la grandeur, l'importance et la nouveauté des questions et des problèmes que l'auteur s'est proposé de résoudre. Il y procède avec une méthode qui aide l'esprit, et avec une candeur et une bonne foi qui devaient le mettre à l'abri des accusations dont il a été l'objet. Il n'ignorait pas ces accusations, et il n'a pas dédaigné d'y répondre dans la seconde édition de son livre. « Nous avons voulu, dit-il, rapporter à un principe unique, dont l'action ne peut être contestée, des faits très merveilleux sans doute, mais que des hommes doués de plus d'imagination que de jugement se plaisent trop à nous montrer comme une suite de miracles, et qui, par cette manière vague et superstitieuse de les considérer, sont devenus indirectement l'appui de beaucoup d'erreurs ridicules et dangereuses. Ces imaginations faibles ou prévenues, et surtout les charlatans, dont ils sont le jouet, manquent rarement de crier à l'impiété, quand les sciences physiques viennent leur enlever quelque nouveau retranchement de causes finales. Mais, Newton était-il un impie, lorsqu'il soumettait à une seule loi tous les mouvements des corps célestes, et, par conséquent, tous les phénomènes généraux qui résultent pour nous de la succession des jours et des nuits et de la marche des saisons ? Quand Franklin prouvait l'identité du fluide électrique et de la matière fulminante, était-il un impie ? Non, sans doute. Ceux qui s'abstiennent de vouloir pénétrer les causes premières, qui les proclament inaccessibles à nos recherches, incompréhensibles, ineffables, ne méritent point

» d'être taxés d'impiété. Ce reproche » s'appliquerait avec plus de fondement à ces hommes qui veulent faire » agir la cause motrice de l'univers » d'après leurs vues étroites, l'asservir » à leurs rêves, à leurs passions, à » leurs caprices; qui, non contents de » déterminer et de circonscrire ses attributs, veulent encore se rendre » les interprètes de ses intentions, et, » loin d'interroger les lois de la nature, » par lesquelles seules cette cause communique avec nous, veulent qu'on » foule, pour ainsi dire, ces mêmes » lois aux pieds, et vous somment » avec menaces de préférer leur propre témoignage à la voix de l'univers. » Quand le philosophe éloquent et justement indigné a parlé ainsi, l'homme bon, sensible et indulgent, ajoute : « Mais ces hommes eux-mêmes ne sont pas toujours des impies, puisqu'il en est qui sont de bonne foi. » Au reste, cette question, si grande et si délicate des *causes premières*, dont Cabanis s'était abstenu dans son grand ouvrage, il y est revenu ensuite, et l'a traitée dans un essai particulier avec une grande supériorité de talent, de raison, de bonne foi et de lumières. Les résultats auxquels il est conduit prouvent que ses sentiments intimes étaient bien différents de ceux qu'on lui a supposés. Cet écrit est destiné à tenir sa place parmi les plus beaux morceaux de haute philosophie qui existent dans notre langue. Sa famille possède, dans un autre genre, un travail précieux, quoique imparfait : c'est la traduction en vers de plus de la moitié de l'*Illiade*. La publication de ces morceaux et de quelques autres dans différents genres, que Cabanis a laissés, ne pourrait être que bien accueillie par les amis des bonnes études, de la philosophie et de la raison.